

ler, et c'est vraiment un spectacle horrible et poignant que de voir s'allumer, au milieu des hurlements de la foule, ces épouvantables feux de joie que les pompes à vapeur rejoignent à toute vitesse pour les éteindre, tout en poussant dans la nuit noire leurs rugissements lugubres et monotones.

LES FETES DE VARENNES

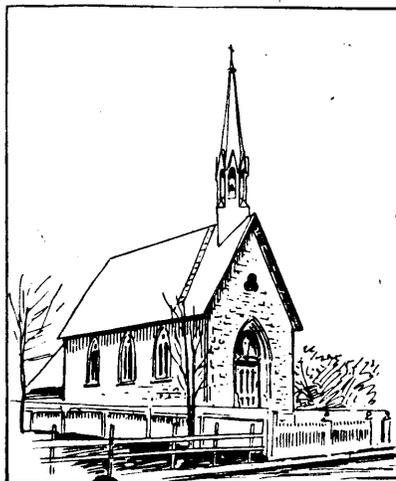
(Voir gravures)

Les fêtes de Varennes, mercredi, le 26 juillet dernier, marqueront dans les annales du Canada-français. Pas de plus excellent moyen que ces solennités nationales et religieuses pour entretenir dans les cœurs le feu sacré du patriotisme.



L'ancienne église de Varennes

Nous félicitons les citoyens de Sainte-Anne de Varennes d'avoir bien compris cette haute idée et d'avoir su lui donner une si éclatante réalisation.



Le sanctuaire de Sainte-Anne de Varennes

LE MONDE ILLUSTRÉ a voulu participer aussi à conserver le souvenir de ce beau jour. Il a choisi, cette semaine, pour sujets d'un bon nombre de ses illustrations, les portraits des monuments, anciens ou modernes, toujours chers aux fils de la paroisse de Varennes.—J. St.-E.

LE COMMIS VOYAGEUR



Vous cherchiez en vain dans les études des naturalistes les plus savants le moindre renseignement sur le commis voyageur. Et cependant l'humanité a intérêt à connaître sa nature, son caractère et ses mœurs ; car le malheureux qui tombe entre les pattes de quelque spécimen de cette es-

pèce court les plus grands dangers. L'homme n'a pas d'ennemi plus féroce. On dit même que le commis voyageur fut la huitième plaie de l'Egypte.

Le commis voyageur est un animal de constitution étrange. Il se compose de plusieurs boîtes, très grosses, très lourdes, de couleur grisâtre, ceinturées de fer, ornées de beaucoup de clous, et dont l'aspect lugubre est rendu plus repoussant encore par les cicatrices nombreuses qui sillonnent leurs flancs ; outre ces boîtes, cette bête extraordinaire

comprend un être muni de pieds, de mains, d'un corps et d'une tête, qui en font un bipède tellement semblable à l'homme que plusieurs s'y trompent, et c'est la partie la plus pernicieuse du commis voyageur !

A certaines époques dans l'année, le commis voyageur, jusqu'alors caché au sein des grandes villes, quitte son repaire, part et s'en va à travers les campagnes, *quærens quem devoret*. Wagon de chemin de fer ou bateau à vapeur, ça lui est indifférent ; mais ses deux parties, boîtes et bipède, voyagent dans des compartiments séparés, afin de mieux dissimuler leur passage. Arrivé au lieu de sa destination, le monstre descend au meilleur hôtel, y choisit une salle spacieuse, s'y enferme, et là, dans le secret et l'ombre, tend ses filets et pièges : les boîtes s'ouvrent, et il en sort toutes sortes d'appâts : tantôt, ce sont des chapeaux si élégants que fatalement les têtes s'y fourrent ; tantôt des étoffes dont les nuances vous enivrent ; ici, ce sont des chaussures qui vous enchantent ; là, des brosses à dents dont les charmes sont irrésistibles, et d'autres choses encore. Les boîtes vides restent sans vie, et le rôle du bipède commence. Il va, il vient, il avise un honnête marchand qui, derrière son comptoir, paisible et tranquille, sans faire mal à personne, vend sa denrée, le magnétise et l'attire ; la pauvre victime se laisse conduire dans la salle où sont tendus les rêts que l'hypocrite appelle ses échantillons ; la porte se referme sur eux, et c'en est fait : l'innocente proie est bientôt entortillée dans les mouchoirs, les bretelles et les caleçons, et alors le commis voyageur fond sur elle et la dévore !

Le commis voyageur trouve ça très drôle ; et quand il est repu, une gaieté folle s'empare de lui ; il porte le tapage à son paroxysme, et l'on ne saurait dormir une lieue à la ronde.

Aucune loi n'enraye la multiplication de cette engeance perverse. Au contraire, on la protège, et, malgré les lumières du siècle, assassiner un commis voyageur est encore regardé comme un crime.

X....

LE DUC D'UZÈS

Le duc d'Uzès est mort le 20 juin à Cabinda. Tout jeune, puisqu'il avait atteint de la veille ses vingt-cinq ans, le duc d'Uzès pouvait tranquillement jouir de sa fortune à Paris.



LE DUC D'UZÈS, mort à Cabinda le 20 juin

A tout il préféra l'œuvre à accomplir. Comme tant d'autres il se dit que la mystérieuse Afrique offrait un vaste champ d'études et d'action, et accompagné de quelques Français, le lieutenant Jullien, Pottier, Riollot, et d'un certain nombre de Berbères, il arrive à Brazzaville au mois de mai 1892.

Tout d'abord le duc d'Uzès ne semblait point vouloir être autre chose qu'un parfait *globe trotter*, ami du danger qu'on ne fuit pas et dont on se rit.

Mais dès qu'il met pied sur cette terre africaine, il apprend qu'il y a quelque chose de bon et de beau à tenter dans le haut Oubangui. Un des Français, M. de Pommeyrac, a été assassiné par les Boubous, qui refusent de livrer le corps, et qui menacent la sécurité des peuplades amies de la France. Ça sent la poudre : le duc d'Uzès professe qu'il faut marcher du côté des Boubous. La route est longue et pénible. Les Berbères, pris de dysenterie, tombent comme des mouches. Lui-même est atteint d'ulcérations aux jambes. Qu'importe ? il faut arriver, coûte que coûte. Et, en effet, le but est atteint. On convient avec M. Lieutard, chef du poste le plus avancé des provinces congolaises, des dispositions à prendre. Le lieutenant Jullien prend la direction de la campagne, et en quelques jours on culbute quelques milliers de Boubous qui demandent grâce.

M. de Pommeyrac est vengé et, M. Lieutard mis en possession du crâne du malheureux Français. Enfin, grâce au duc d'Uzès et à ses amis, tout rentre dans l'ordre, et il ne reste plus qu'à poursuivre l'exploration si bien commencée.

Hélas ! le lieutenant Jullien tombe malade. Il doit rentrer à Brazzaville et de là partir pour la France. Le duc d'Uzès, très affaibli également, doit confier sa mission à M. Pottier, et prendre à son tour le chemin de la côte. Il va à Brazzaville, lui aussi, prend quelques jours de repos, puis gagne la route du Loango et songe au rapatriement par la voie portugaise. Il arrive à Cabinda. Encore un peu et l'heure sonnera de l'embarquement. Mais le duc est de plus en plus malade : il meurt d'épuisement, le 20 juin.

LA CATASTROPHE DU VICTORIA

(Voir gravure)

Ainsi que le disait l'autre jour notre chroniqueur, un des plus beaux navires de la flotte anglaise vient d'être perdu. Le sinistre a eu lieu pendant les manœuvres effectuées par l'escadre sur la côte de Syrie. Par suite d'un faux commandement, le *Victoria*, monté par le vice-amiral Tryon, a été abordé et éventré par le *Camperdown*, avec une telle violence, qu'il a coulé bas en quelques minutes, après avoir chaviré littéralement, la quille en l'air, entraînant avec lui la plus grande partie de son équipage. L'amiral et vingt-deux officiers ont péri, avec trois cents hommes environ.

La nouvelle de la catastrophe a causé en Angleterre une véritable consternation. Une réception de la reine a été contremandée, et, de toutes les nations amies, des télégrammes officiels de condoléances ont été adressés à l'amirauté britannique, confirmant ainsi les sentiments de solidarité existant entre gens de mer.

LA FEMME

Lorsque Dieu, plein d'amour pour l'homme voulut lui faire son premier don, il lui donna la femme pour semer son chemin de fleurs et illuminer son horizon. L'homme fut le seigneur et la femme l'ange du Paradis terrestre. Lorsque la femme succomba à sa faiblesse, Dieu permit que l'homme commit son premier péché afin qu'ils vécussent réunis.

Ensemble ils sortirent de ces demeures splendides, les pieds chancelants, le cœur serré de tristesse, les yeux pleins de larmes ; ensemble ils traversèrent les jours, la main dans la main, tantôt battus par les vents et les tempêtes, tantôt doucement entraînés, par les flots paisibles.

En frappant l'homme prévaricateur de la verge de sa justice, en lui fermant la porte du jardin de délices qu'il lui avait préparé de ses propres mains, Dieu, touché de pitié, voulut que quelque chose lui rappela toujours le suave parfum de ces angéliques demeures et il lui laissa la femme, afin qu'en la voyant il pensât au Paradis.—DONOSO CORTÉS.

Tout jeune homme qui désire faire plaisir à sa prétendue, doit acheter un exemplaire de *l'Ami des Salons*, par Mlle Nitouche. C'est le joyeux passe-temps de la haute société. G.-A. et W. Damont, éditeurs, 1826, rue Sainte-Catherine.